

Articles et dossier parus dans *Poésie/première*,
avec l'autorisation de la revue
www.poesiepremiere.fr

L'ACTUALITÉ DE BÉATRICE LIBERT

Un chevreuil dans le sang

Collection Anthologies, éditions de L'Arbre à paroles
par Jean-Paul GIRAUX

Trois recueils anciens, aujourd'hui épuisés – *Lalangue¹ du désir et du désarroi* (1995), *Le Bonheur inconsolé* (1997), *L'instant oblique* (2009)² – sont ici rassemblés dans un seul ouvrage (150 pages au total), offrant ainsi au lecteur l'occasion d'appréhender, d'un seul regard, une expérience poétique de quinze ans, d'en parcourir les étapes, sans doute d'en mesurer les évolutions.

I - Les fêlures du monde

D'entrée, le titre qui les réunit est intrigant : *Un chevreuil dans le sang*. Il reprend partiellement une image du premier recueil qui fait entendre le rire sarcastique d'un destin rieur ou menaçant, à tout instant indéchiffrable :

*Un chevreuil court dans mon sang
vers il ne sait quelle clairière
vers il ne sait quel fusil*

[...]

De ce premier recueil, notons que les textes lapidaires ne prétendent nullement s'apparenter aux haïkus japonais, même si un peu plus d'un tiers d'entre eux sont disposés sur trois lignes.

¹ Terme forgé par Lacan pour attirer l'attention sur les implications personnelles (en linguistique on parlera de connotations) du langage.

² Les deux premiers ont été édités à *L'Arbre à paroles* (Amay, Belgique), le dernier à *L'Oreille du Loup* (Paris).

Ils n'en respectent ni la contrainte syllabique ni la structure long/court/long ni les préoccupations sémantiques. En revanche, dans un jeu de lumières jamais tamisées – *Lumière aiguisée aux couteaux de la nuit* – en priorité, ils laissent circuler l'image violente d'une menace mortelle qui rôde et à laquelle l'auteur[e] oppose aussi bien une révolte viscérale – *Quelle bête en nous aboie si fort ?* – que la sérénité de celle qui sait vivre les contradictions et les fêlures du monde :

*Elle a rangé l'eau dans sa cruche
l'herbe dans son carré vert
la lumière dans son miroir
l'étrange dans son âme*

Dans cette poésie minimaliste et fulgurante, *l'ombre peut sourire*, mais "*une blessure humaine / meurtrit encore le jour derrière les collines*".

II - La route oblique

Quelques années passent et le quotidien peut encore s'inviter dans l'actualité de Béatrice Libert : "*As-tu éteint le gaz ? Nourri la chatte/ Arrosé le yucca ?*"

Désormais, l'auteur[e] s'interroge clairement sur la finalité du poème – *Écrire au plus près de l'humain ?* – les modalités de son avènement, le regard que le texte éclos porte sur le passé qu'il soit récent ou déjà lointain, ses rapports avec ce moi profond qui la nourrit :

*Quelle phrase immobile
glace l'eau profonde?*

Le silence habite la neige

*Son poids encombre-t-il les mots
à l'entrée de la gorge ? [...]*

Qu'on ne s'y trompe pas, le poème, sous la plume de Béatrice Libert, ne se voue pas à l'anecdote. Il se veut liturgie, ne craint pas de répondre à l'appel de l'ombre – "*Le soir tombe sur nos mains/Notre âme doucement bleuit*" – porte au compte de la poète la "*douleur d'être soi*", la souffrance d'être la cible de "*quelque chose [qui l'] atteint/ et ne sait rien d' [elle]*".

Telle est sa vocation.

Il est alors protéiforme, peut investir la page jusqu'à prendre les allures massives du poème en prose. En toute occasion, il reste cet espace de vie "*où le malheur côtoie le jour*", un lieu de "*dissidence*" où la parole interpelle le monde, "*...sème des fleurs comme on dit bonjour aux arbres, aux orties, aux bêtes*". C'est d'ailleurs en cela qu'il reste proche du quotidien. Il est rencontré avec l'autre, épreuve du désir, il prend "*le pouls de l'univers*" et il est la mesure d'une métamorphose sur laquelle, là encore, la poète s'interroge : "*Qu'est-ce qui, en moi, a changé?*" Il est à proprement parler cette "*route oblique*" au bout de laquelle le poète se retrouve sans jamais avoir renoncé à une actualité intime qui l'accomplit : "*...quelqu'un / à l'intérieur de nous / frappe à la porte*".

II L'instant oblique

Cette *obliquité* revendiquée dans les titres – Béatrice Libert en a hautement conscience – est une caractéristique essentielle de toute poésie qui, dans ses meilleures incarnations, est toujours un discours indirect, un discours biaisé disant autre chose que ce qu'il dit.

Douze ans plus tard et un autre recueil, Béatrice Libert assume toujours cette complexité.

Le paradoxe est alors qu'à tout instant la poète se dévoile en même temps qu'elle entreprend de se cacher derrière les mots, de mettre "*un loup à son poème*". Car, chant ou prière, son poème est d'abord *trace* et *aveu* (cf. les deux premiers titres de ce dernier recueil), et cela dès le premier mot. Il est l'argile fragile d'un témoignage qui mieux que raconter une vie la met à nu ou bien "*l'exorcise*". Il est une autre façon de la brûler ou d'en extraire la

"neige" (à l'évidence, même concept), d'en inventorier l'itinéraire sans oublier d'évoquer cette "...petite fille [qui] chante en [elle] / depuis la première aube".

En fait, les poèmes de Béatrice Libert parcourent le cycle entier de sa vie dont elle dessine les rivages incertains et les saisons comme autant de *flocons* de rêve ou d'*îles* englouties rencontrés sur la route, et cela depuis l'enfance dont elle restitue des souvenirs concrets – "*Aux murs sous le papier déteint / quelques longues fissures // absorbaient tous nos rêves*" – jusqu'à cette mort jamais silencieuse qui accompagne une conscience à la fois douloureuse et tranquille :

*La mort n'oublie jamais de fleurir
en chaque instant qui bat sa coulpe*

Rien d'étonnant à ce que cette poésie soit une eau vive parfois insaisissable : il lui faut traduire les "*murmures de l'intime*", apprivoiser le temps, coudre sur le papier un alphabet nouveau, savoir attendre la surprise du poème. À la rencontre des images, les mots les plus simples posent question au lecteur timide ou incertain : comment lui faire comprendre que "*Le coeur bat dans chaque main / dans chaque pierre / chaque grain*"?

À lui de recevoir l'offrande, d'être prêt au partage des mots.

Ceux de Béatrice Libert portent sans concession une remarquable conviction poétique.

Jean-Paul GIRAUX
Maisons-Alfort, le 3 juin 2014
Poésie/première n° 59

Au seuil de l'ange, préface de Lionel Ray, éditions Vagamundo.

Au seuil de l'ange, le dernier recueil de Béatrice Libert, est à n'en pas douter un unique poème où s'incarne l'amoureuse alliance qui unit Yves à Béatrice, un poème qui se poursuit page après page et où le chant de l'un se nourrit des échos choisis du chant de l'autre : « *Toi dont le chant est une aide / A ma fragilité* » dit l'auteur[e]. Ici, les mots peuvent se mêler avec la même impudeur que les corps : « *Je vais infiniment nue / A la rencontre de tes mains / Pour qu'elles me dévêtent encore* ». Et ce sont mots harmonieux et toujours simples de poète par lesquels on entend l'ivresse des jours et la caresse des nuits, les silences signifiants qui s'accordent avec « *cette chaleur ...qui protège de l'imposture* ». Car, dans ce beau recueil, la sincérité et la passion se lisent à chaque page et on comprend que le poème est bien le fruit de deux souffles qui se mêlent et qui se conjuguent. « *La bonne chanson au féminin* » écrit joliment Lionel Ray dans sa préface. On vérifiera qu'il n'est pas de territoire plus tumultueux que le poème, et plus apaisé aussi, quand il donne à entendre cette chanson-là.

Jean-Paul GIRAUX
Poésie/première n° 68

Écrire comme on part, préface de Gabriel Ringlet, éditions Le Bruit des autres.

Béatrice Libert démontre que le poème est une équation à plusieurs inconnues. Il est « *le lieu où l'on s'invente* » et toujours cette voix, tendre ou sévère, qui nous parle. Il parcourt les lisières, les marges, s'accorde aux boiteries du temps, s'installe sur les « *confins étranges* » des mots. Toujours, il est en elle ce qui « *résiste* » ou bien ce qui la « *réconcilie* » avec ses « *moi* » successifs, vivants témoins de son histoire. En filigrane, ici, une question obsédante : De quelle encre écrira-t-on la mort ? L'auteur[e] sait que « *La mort viendra / Faire son feu / Dans l'âtre froid / De [s]on dernier poème* ».

On souhaite à Béatrice Libert de cultiver longtemps son si talentueux « *jardin fragile* ».

Jean-Paul GIRAUX
Poésie sur Seine n°84